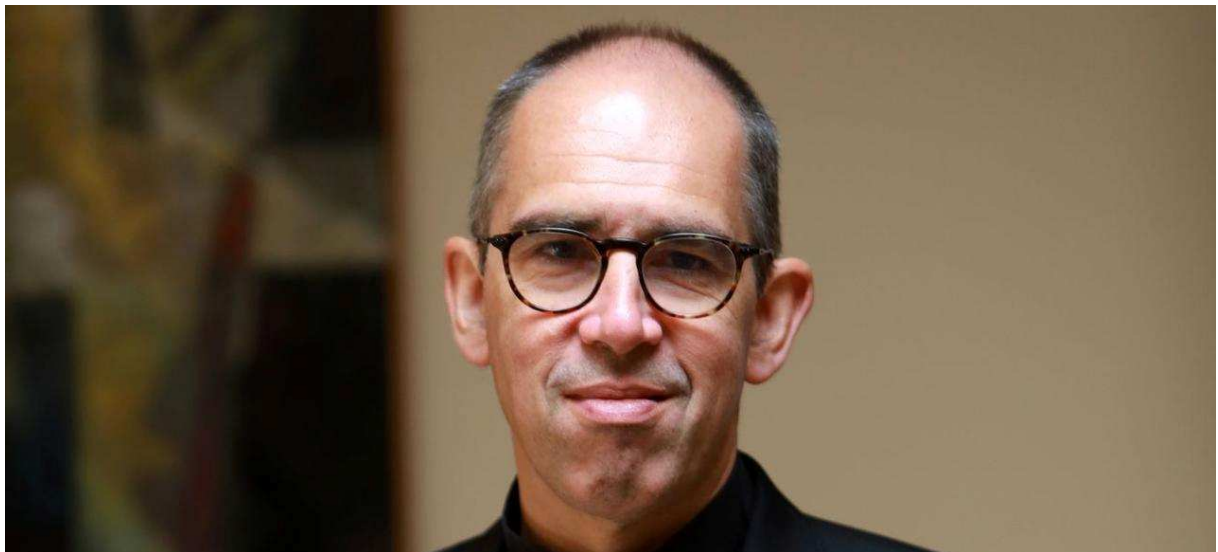


Le carême, occasion pour les chrétiens de passer du désert à l'espérance

Par Matthieu Rougé Publié le 06/03/2019



FIGAROVIX/TRIBUNE - À l'occasion de l'entrée des chrétiens dans le carême ce mercredi, et alors que l'Église traverse une crise morale, l'évêque de Nanterre explique la vertu de ce pèlerinage intérieur et de l'espérance.

En ces jours de crise, dans notre pays et dans l'Église, le temps du carême arrive à point nommé. Le carême, c'est quarante jours au désert, décisifs pour les chrétiens mais significatifs pour tous : quarante, en souvenir des quarante ans du peuple hébreu dans le désert, entre sa sortie d'Égypte et son entrée en Terre Promise (il est important par les temps qui courent de rappeler cette inaltérable parenté spirituelle) ; quarante, en mémoire des quarante jours de Jésus lui-même dans le désert de Judée, après son baptême dans le Jourdain et avant le début de son ministère public.

Qu'est-ce que ce pèlerinage intérieur au désert peut signifier pour nous aujourd'hui ? Le désert, c'est d'abord le lieu du silence. Comme il est nécessaire, comme il est salutaire, alors que nous sommes submergés de bruits et de déclarations outrancières, de vraies et de fausses nouvelles, de « petites phrases » assassines et de condamnations à l'emporte-pièce de prendre le temps de nous taire et de nous retirer de ce concert de klaxons auquel se réduisent souvent les débats médiatiques et les flux des réseaux sociaux. Chacun est appelé à jeûner des paroles malfaisantes et de la submersion consentie dans le brouhaha et l'effervescence superficiels.

Le désert, c'est ensuite un lieu de vérité. À partir du silence intérieur et de l'écoute purifiée, chacun peut faire la vérité sur lui-même et contribuer à faire la vérité sur les réalités qui l'entourent. Faire la vérité ne consiste pas d'abord ou seulement à se laisser enfermer dans le mal dont on peut être témoin ou malheureusement acteur. Car c'est la lumière qui permet de démasquer les ténèbres. Les violences, les dysfonctionnements et le désarroi qui traversent notre société sont d'autant plus inacceptables que les richesses et les atouts de notre pays sont gigantesques.

Les abus, les contre-témoignages et les crimes commis par des hommes d'Église sont d'autant plus scandaleux que l'Évangile est un trésor de vie et de joie et que, malgré les turpitudes de quelques-uns qui jettent l'opprobre sur tous, l'immense majorité des prêtres, des religieux et des fidèles persévère dans un témoignage courageux et lumineux.

Dire cela, ce n'est pas, en vertu d'une illusoire méthode Coué, préférer le verre à moitié plein au verre à moitié vide. L'authentique lucidité humaine et spirituelle, à laquelle nous convie le carême, passe par la considération conjointe et du verre à moitié vide et du verre à moitié plein, de ce mélange de ténèbres et de lumière, de cendre et de feu, qui caractérise toute vie humaine. Le salut est à ce prix : pas de fuite dans le rêve ou l'optimisme à trop bon compte mais pas davantage d'enfermement dans le désespoir qui serait une autre forme de connivence avec le mal. Quand des drames ou des crimes demeurés cachés viennent à la lumière, aussi blessant voire traumatisant que cela puisse être, il ne faut pas s'en désespérer. Car la dignité humaine et chrétienne passe par le fait de préférer la lumière aux ténèbres. « La vérité vous rendra libres », a déclaré Jésus d'une manière à jamais salutaire.

Lieu de silence et de vérité, le désert est aussi un lieu de conversion, de transformation du cœur et de l'esprit. Qu'est-ce qui ne fonctionne pas, fondamentalement, dans notre société et dans l'Église ? Qu'est-ce qui doit, et peut, changer sans retard ? Notre temps n'aime pas assez la vérité, se méfie trop souvent de la vérité, va parfois jusqu'à disqualifier toute possibilité de vérité. Le refus déterminé du mensonge, le goût de chercher et de dire la vérité, avec mesure et précision deviennent pour tous une question de vie et de mort. Le mensonge anthropologique constitue un poison voire un suicide politique. Il en va de même pour le mensonge spirituel. Désintérêt pour la vérité et refus du dialogue vont souvent de pair. Chacun peut faire son miel – une des nourritures de la Terre Promise – des accents du pape François pour la synodalité et contre le cléricalisme. Toutes sortes de cléricalismes (professionnels, institutionnels...) sclérosent en effet notre société. La recherche constante de la vérité et le choix résolu du dialogue appellent une troisième attitude, le courage, la *virtus* au sens le plus fort du terme. Cent ans après sa naissance, le « discours sur le déclin du courage » de Soljenitsyne pourrait faire une excellente lecture de carême.

Le carême conduit à la Croix. Jésus y démasque le mensonge et y assume le désespoir qui ronge l'humanité. Il n'y a sans doute pas eu dans l'histoire humaine de cri plus retentissant que le hurlement de Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Mais ce hurlement n'est pas le dernier mot de l'histoire. Il annonce paradoxalement l'aurore paisible et joyeuse de la Résurrection. C'est ce chemin d'espérance qu'ouvre aujourd'hui encore le désert du carême. Jacques Julliard citait ici même il y a quelques jours ce mot de Bernanos : « L'optimisme est une fausse espérance à l'usage des lâches et des imbéciles. L'espérance est une vertu, *virtus*, une détermination héroïque de l'âme. La plus haute forme de l'espérance, c'est le désespoir surmonté ». Le « désespoir surmonté », un autre nom de la Résurrection.

Matthieu Rougé
Évêque de Nanterre